

L'arbre qui cache la nature ou trois modes de gestion plus un

par Virginie MARIS

Tout au long de nos travaux de Foresterranée sur le thème “Usages, biodiversité et forêt méditerranéenne”, nous avons demandé à Virginie Maris de nous éclairer de son regard de philosophe. Pour elle, la gestion forestière est un révélateur de notre rapport à la nature. De la gestion “monomaniac” à la “non-gestion”, elle distingue différentes modalités de gestion des espaces forestiers, révélant une diversité, atout pour une coexistence pacifique et durable entre les humains et le reste du vivant.

Invitée aux onzièmes rencontres Foresterranée 2011 en tant que philosophe de l'environnement, j'ai tenté de brosser, en quelques traits peut-être maladroits, l'esquisse d'un paysage de la gestion forestière. Comme souvent lorsque l'on tente de classifier les choses, les catégories que je soumets ici à l'examen du lecteur ne sont ni exclusives ni exhaustives, et prétendent stimuler la réflexion et la discussion bien plus que d'assigner tel ou tel à une case étanche qui le définirait entièrement. La première piste qui s'est ouverte dans ce travail est celle d'une distinction fondée sur les différents types d'interventions dont disposent les gestionnaires, décrivant ainsi un gradient de naturalité, ou, son pendant contraire, d'artificialité des forêts ainsi gérées. Mais l'évidence de cette entrée m'est vite apparue trompeuse, et ce pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'elle est beaucoup moins opérante qu'il n'y paraît à première vue. La notion de naturalité ne se laisse en effet pas facilement définir. La naturalité est-elle le revers de l'artificialité ? Doit-elle être directement conçue comme l'absence d'intervention ou comme la ressemblance à un état naturel, et si oui, comment cet état doit-il être caractérisé ? Ensuite, dans le contexte fortement anthropisé des forêts méditerranéennes, il n'y a pas de relation directe entre le niveau d'intervention et la biodiversité ou la naturalité des écosystèmes forestiers. Enfin, une classification fondée sur une échelle de naturalité/artificialisation échoue à rendre compte d'une dimension qui

me semble essentielle de la gestion forestière, à savoir la façon dont celle-ci révèle plus largement notre rapport à la nature, la façon dont nous considérons notre place et notre rôle en son sein. Je proposerai donc dans ce texte une typologie fondée non pas sur les moyens (plus ou moins d'intervention), mais sur les fins (quels sont les objectifs de la gestion ?). Je distinguerai pour ce faire trois types de gestion, la gestion « monomaniaque », la gestion intégrée et la gestion écocentrale. Je reviendrai cependant pour conclure sur cette distinction entre fins et moyens afin de présenter une quatrième forme de rapport à la forêt : la non-gestion.

d'être commercialisés au titre de mesures compensatoires. Dans de tels cas, les risques de pertes de services non-visés par la gestion ou d'effet écologique indésirable se réduisent. Si cette forme de gestion ne pose a priori pas les mêmes problèmes de non-durabilité que la monomanie mono-spécifique, elle révèle cependant un rapport à la forêt qu'il convient de questionner, et qui relève de la philosophie plus que de la foresterie. Peut-on envisager les écosystèmes comme d'immenses usines à ciel ouvert, dont la raison d'être serait strictement réductible à une attente humaine bien spécifique ? La forêt peut-elle et doit-elle être réduite aux seuls intérêts qu'elle nous procure ?

La gestion monomaniaque

Une gestion peut être qualifiée de monomaniaque lorsqu'elle vise exclusivement la production d'un seul bien ou d'un seul service. On considère alors la forêt comme un outil spécialisé, qu'il s'agisse de produire de la pâte à papier, du bois-énergie, d'absorber du carbone, etc. Pour certaines de ces productions, les plantations mono-spécifiques peuvent sembler plus efficientes. Il est cependant largement reconnu aujourd'hui qu'une telle approche, qui peut sembler efficace à court terme, devient souvent contre-productive à long terme. Les forêts fournissent en général une diversité de ressources et de services, et qu'en concentrant les efforts sur la maximisation d'un seul d'entre eux, on peut mettre en péril d'autres services pourtant indispensables. C'est par exemple ce qu'il se produit lorsqu'une exploitation forestière trop intense endommage les fonctions de purification d'eau du sol, pouvant aller jusqu'à priver les communautés avoisinantes d'eau potable, comme ce fut le cas dans le Bas-Chablais (Haute-Savoie). De façon plus dramatique encore, la simplification à l'extrême des écosystèmes forestiers peut provoquer des phénomènes d'effondrement écologique, par exemple lorsque la faible diversité génétique au sein d'une plantation mono-spécifique facilite la prolifération de pathogènes ou de ravageurs.

Il convient cependant de noter qu'une approche « monomaniaque » n'implique pas nécessairement une réduction de la diversité biologique. On peut par exemple attendre exclusivement d'une forêt qu'elle fournit un service récréatif, ou encore qu'elle produise des « actifs de nature », susceptibles

La gestion intégrée

Une gestion peut être qualifiée d'intégrée lorsqu'elle vise un paquet de services. C'est le cas de forêts à vocations multiples, on parle aujourd'hui de « sylviculture multifonctionnelle », qui concilient par exemple l'exploitation forestière, la cueillette de champignons, la chasse et des activités récréatives, comme la promenade ou l'observation d'espèces patrimoniales.

De telles approches favoriseront le plus souvent des forêts diversifiées, et adopteront une approche écosystémique de la gestion. Une figure emblématique de cette démarche est celle de Gifford Pinchot, qui fut le premier forestier en chef du service forestier américain de 1905 à 1910, puis élu deux fois gouverneur de Pennsylvanie. Il définit la gestion forestière comme « *l'art de produire, à partir de la forêt, tout ce qu'elle peut offrir au service de l'homme* ». Pour ce forestier exemplaire, « *il n'y a sur cette terre que des hommes et des ressources* » (PINCHOT 1947, p. 325). La mission des forestiers, et plus généralement de toute personne engagée dans la conservation de la nature, serait de « *produire le plus grand bien, pour le plus grand nombre, le plus longtemps possible* ». La finalité de la conservation est donc non seulement de permettre la pérennité des ressources naturelles, mais également d'en assurer une production et une exploitation maximale. Sa perspective conservationniste préfigure étonnamment bien les normes du développement durable qui sont aujourd'hui au cœur de nombreuses politiques environnementales. Cette posture, bien que moins caricaturale que sa version monomaniaque,

peut être qualifiée d'anthropocentrique, dans la mesure où elle place les êtres humains au centre de toute considération morale, le reste de la nature n'étant valorisé qu'à la mesure des bénéfices qu'elle peut fournir aux humains.

La gestion écocentrale

Une gestion peut être qualifiée d'écocentrale lorsqu'elle vise le bien de la communauté biotique dans son ensemble. Cette approche, si elle peut ressembler à l'approche intégrée de par les moyens qu'elle utilise, en diffère par les fins puisqu'elle ne vise pas exclusivement les bénéfices pour les êtres humains, mais s'intéresse également, voire prioritairement, aux bénéfices supposés pour la nature elle-même. La figure emblématique d'une telle approche est sans conteste celle d'Aldo Leopold. Naturaliste, forestier et philosophe amateur, il est, à titre posthume, le père incontesté de l'éthique environnementale. La maxime qui fonde l'éthique de son *Almanach d'un comté des sables*, publié en 1949, est la suivante : « *une chose est juste quand elle conserve la beauté, la stabilité et l'intégrité de la communauté biotique. Elle est mauvaise lorsqu'elle agit autrement* » (LEOPOLD 2000, p. 283).

On ne parle plus guère aujourd'hui de stabilité, concept tributaire d'une vision scientifique dépassée pour laquelle les écosystèmes tendent naturellement et inévitablement à un état d'équilibre, un « *climax* », dont ils ne dévieraient que sous l'effet de perturbations extérieures, qu'il s'agisse d'événements extrêmes (feux, sécheresses, tremblements de terre, etc.) ou des actions de l'homme. Plutôt que de stabilité, on parlerait aujourd'hui de résilience, et la norme d'action n'est plus l'équilibre mais davantage la biodiversité.

La gestion idéale impliquait pour Leopold que l'on s'émancipe d'une perspective étroitement centrée sur les intérêts humains et captive des cadres temporel et spatial propres à l'action humaine, pour adopter un point de vue plus large, pour « *penser comme une montagne* ». Revenant sur son expérience de forestier et sur les politiques d'éradication des grands prédateurs qu'il avait lui-même promues, il dénonce l'étroitesse de ses vues de jeunesse. Seule la montagne a le recul nécessaire pour savoir que les loups, ennemis des bergers et concurrents des chas-

seurs, sont un maillon essentiel de la communauté biotique, indispensable à son harmonie et à sa stabilité.

Parce que nous ne sommes pas des montagnes, il convient dans cette démarche d'agir avec la plus grande prudence et la plus grande humilité. On reconnaît aujourd'hui que les écosystèmes ne sont pas des entités stables, mais des ensembles dynamiques et évolutifs. De plus, les forêts méditerranéennes ne sont pas des systèmes purement écologiques, mais des socio-écosystèmes façonnés de longue date par les interactions entre les populations humaines et leur environnement. Il n'y a donc pas de véritable point de référence auquel se référer pour définir si une mesure de gestion « *tend à préserver la beauté, la stabilité et l'intégrité* » de la forêt en tant que communauté biotique. Il convient donc d'admettre ses limites en termes de compréhension, de capacité d'action et de prédictibilité.

Leopold nous invite à reconsiderer la place de l'être humain comme faisant partie intégrante de la nature. Son éthique de la Terre « *fait passer l'Homo sapiens du rôle de conquérant de la communauté-terre à celui de membre et citoyen parmi d'autres de cette communauté. Elle implique le respect des autres membres, et aussi le respect de la communauté en général* » (LEOPOLD 2000, p. 259). Cette posture est aujourd'hui qualifiée d'écocentriste, dans la mesure où, contrairement à l'anthropocentrisme, elle ne place plus l'être humain au centre de toute considération morale, mais des entités écologiques, et tout particulièrement la communauté biotique.

L'anti-gestion

Nous avons jusqu'alors envisagé différentes formes de gestion. On parle volontiers à propos de la « *gestion* » de la nature, de dispositifs de gouvernance, d'ingénierie écologique, d'optimisation des services, etc. Toutes ces expressions et de nombreuses autres témoignent de la façon dont le champ sémantique de l'entreprise et du management ont totalement pénétré le milieu de la protection de la nature, au point qu'il est presque devenu obscène, ou à tout le moins complètement anachronique, de parler de « *protection* » et plus encore de « *nature* ».

Alors que l'approche écocentrale tente d'effacer la dichotomie entre nature et culture

Virginie MARIS
Philosophe
Chargeée de recherche
CNRS - Centre
d'écologie
fonctionnelle
et évolutive (CEFE)
1919 route de Mende
34293 Montpellier
Cedex 5

au profit d'une pensée holistique, l'anti-gestion réaffirme la scission ontologique entre humains et non-humains, mais sans adosser cette distinction à la hiérarchie traditionnelle chère à la pensée Occidentale qui placerait l'humain au sommet de l'échelle du vivant. La non-gestion, plus qu'une glorification de la spécificité humaine, inviterait au contraire au retrait. Il s'agirait alors de laisser la place, de quitter les lieux, d'accepter l'altérité radicale face à laquelle nous place la nature hors de notre contrôle et admettre que nous ne sommes pas partout chez nous, qu'il est parfois bon de ne faire que passer sans laisser de trace, sans imprimer partout et toujours notre intentionnalité.

On pourrait alors imaginer une réhabilitation de la nature comme principe propre, radicalement et irréductiblement distinct de la culture, dans la mesure où justement celle-ci nous échappe. Ici, le concept de nature peut servir d'horizon pour penser les limites, à la fois nécessaires et souhaitables, de l'emprise humaine sur le monde naturel.

Pour conclure

Notre rapport à la forêt peut être pensé comme un révélateur de notre rapport à la nature, et, ce faisant, d'un certain rapport à nous-mêmes. Maîtres et possesseurs, comme le souhaitait Descartes, compagnon de

voyage dans l'odyssée de l'évolution, comme le décrivait Leopold, ou humble observateur, prompt à s'émerveiller face à la radicale étrangeté de l'autre, voilà autant de modèles qui peuvent alimenter symboliquement notre conception de nous-mêmes et de notre place dans le monde (MARIS 2010). Il n'est évidemment pas question ici d'élire l'un ou l'autre de ces modes de gestion comme étant le bon, mais plutôt d'inviter à les déceler ou à s'en servir de guide. Car d'un point de vue social comme d'un point de vue écologique, il y a fort à parier que la diversité est toujours un atout, et que c'est dans la diversité des modes de gestion autant que de nos représentations du monde que nous parviendrons à mettre en œuvre un co-existence pacifique et durable entre les humains et le reste du vivant non-humain.

V.M.

Références

- Pinchot, Gifford. *Breaking New Ground*. New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1947.
Leopold, Aldo. *Almanach d'un comté des sables*. Paris, Flammarion, 2000.
Maris, Virginie. *Philosophie de la biodiversité – Petite éthique pour une nature en péril*. Paris, Buchet-Chastel, 2010.

Résumé

Dans ce texte, la gestion forestière est envisagée comme un révélateur de notre rapport à la nature. Afin de distinguer différentes modalités de ce rapport, nous proposons une typologie des modes de gestion fondée sur leurs finalités, distinguant trois types de gestion : la gestion « monomaniaque », qui vise la production exclusive d'un seul type de bien ou de service ; la gestion intégrée, qui s'attache à maximiser une diversité de valeurs pour les êtres humains ; la gestion écocentrale, qui ne considère plus directement les intérêts humains mais vise le bien de la communauté socio-écologique que nous constituons avec le vivant. Enfin, nous présentons une quatrième forme de rapport à la forêt, la non-gestion, qui invite à laisser les systèmes écologiques évoluer par eux-mêmes, sans intervention ni intentionnalité particulière à leur endroit.

Summary

Nature lost for the trees: three forms of management and one more to boot

In this article, forestry management is seen as an activity revealing our relationship to nature. In order to identify the various facets of this relationship, we propose a typology of the forms of management based on their ultimate objectives. We have identified three forms: "monomaniac" management, whose sole aim is to produce one single product or provide one single service; integrated management, which strives to maximise a range of values benefiting mankind; and eco-centred management, which does not focus directly on the interests of mankind but aims at the wellbeing of the whole socio-ecological community that we, the human race, make up together with all other living beings. And, finally, we highlight a fourth type of relationship to forests –non-management, which involves leaving ecosystems to evolve by themselves, free of any outside intervention or imposed objective.